VI

LES DEGRES DU SAVOIR A ROME SUR LA BASE DE VITRUVE (*DA*, I, 1, 11), DE VARRON (*LL*, V, 7-8) ET DE MANILIUS (*Astr*., II, 765-771) [1]

par Giovanna Laterza

Boursière postdoctorale de la Fondation Alexander von Humboldt à l'Université de Heidelberg

Résumé. – *Cet article étudie* ***trois modèles verticaux d'organisation de la connaissance*** *: nous nous intéressons à la représentation des degrés du savoir chez* ***Vitruve***, ***Varron*** *et* ***Manilius***, *en insistant en particulier sur la* ***valeur épistémique*** *de cette* ***image***.

Abstract. – *This article studies* ***three models of vertical organization of knowledge*** *: we will focus in particular on the « degrees of knowledge » in* ***Vitruvius***, ***Varro*** *and* ***Manilius***, *insisting specifically on the* ***epistemic value*** *of this* ***image***.

Dans cette contribution, nous proposons une analyse de la pertinence épistémique de l'image des degrés du savoir présente à la fois dans le *De architectura* de Vitruve, dans le *De lingua Latina* de Varron et dans les *Astronomica* de Manilius. À travers la mise en réseau de ces cas d'étude choisis, nous nous demandons dans quelle mesure l'idée de connaissance graduelle contribue à définir le positionnement théorique de Vitruve, de Varron et de Manilius. Ce que nous souhaitons étudier plus en détail est précisément la *flexibilité* de cette représentation : en effet, l'image des degrés du savoir nous semble être porteuse d'une souplesse épistémique qui lui permet de devenir le miroir des pratiques d'organisation de la connaissance, sensiblement diversifiées.

Le premier texte que nous analyserons est un passage du traité vitruvien, dans lequel l'auteur décrit l'apprentissage de l'architecture comme la montée graduelle vers un temple :

> *Cum ergo tanta haec disciplina sit condecorata et abundans eruditionibus variis ac pluribus, non puto posse se iuste repente profiteri architectos, nisi qui ab aetate puerili his gradibus disciplinarum scandendo scientia plerarumque litterarum et artium nutriti pervenerint ad summum templum architecturae.* (Vitr., I, 1, 11).

1. L'auteur du présent article tient à remercier la Fondation Alexander von Humboldt, qui lui a permis de poursuivre ces recherches dans le cadre d'un financement postdoctoral à l'Université de Heidelberg, et à témoigner sa reconnaissance au Pr. Yves Lehmann pour le dialogue scientifique instauré autour de ces passages. L'auteure assume l'entière responsabilité d'éventuelles erreurs contenues dans l'article.

> « Du fait donc que cette grande science de l'architecture est toute rehaussée et débordante de connaissances variées et nombreuses, je pense que ne peuvent se dire soudain architectes à juste titre que ceux qui sont parvenus en haut du temple de l'architecture en ayant gravi depuis l'enfance les marches de ces disciplines, nourris par la connaissance de la plus grande partie des lettres et des arts » (Trad. Ph. Fleury, CUF, 1990).

Ce passage a fait l'objet de controverses philologiques pour deux raisons principales. D'abord à cause d'un problème de traduction : l'expression *ad summum templum architecturae* peut effectivement être traduite par « au sommet du temple de l'architecture » (*summum* désignerait ici une partie du temple lui-même), ou par « le temple le plus haut, celui de l'architecture » (*summum* se référerait en ce cas au temple dans son ensemble). Nous adoptons ici la première possibilité « au sommet du temple de l'architecture » : cette traduction est soutenue aussi par Gros qui, dans une contribution consacrée au temple vitruvien [2], démontre efficacement comment l'idée d'une suprématie de l'architecture sur les autres disciplines n'est pas pertinente dans ce cas spécifique. Ensuite, le passage est aussi problématique du point de vue de l'interprétation : Gros [3] et Romano [4] analysent ce passage de façon spécifique mais nous en livrent deux interprétations profondément différentes, presque incompatibles. Tentons de résumer leurs positions critiques respectives : Romano focalise son attention sur le fait que Vitruve utilise le répertoire architectural pour expliquer l'architecture par elle-même ; avec son *templum architecturae*, l'auteur latin semble ainsi créer une langue technique en respectant la contrainte, énoncée dans la préface V, de recourir aux notions issues des nécessités propres au métier d'architecte (Vitruve évoque dans ce contexte les *vocabula ex artis propria necessitate concepta)*. Gros, au contraire, renie l'interprétation technique de Romano, et en propose une autre, symbolique et mystique, selon laquelle l'expression *ad summum templum* désignerait le cœur du sanctuaire, placé au point le plus haut, et accessible uniquement aux prêtres ; il enrichit sa thèse avec de nombreux parallèles documentaires et archéologiques. Pour lui, Vitruve décrit un parcours initiatique d'orientation platonicienne, indispensable pour l'apprentissage des compétences architecturales. Nous tenons à préciser que ces deux problématiques ne seront pas développées ici. Pour la traduction d'*ad summum templum* et la dichotomie entre langue technique et langue mystique, nous renvoyons aux contributions de Romano et de Gros. L'auteure de la présente contribution approfondira également ces deux aspects dans un article intitulé « Le *templum architecturae* », à paraître dans les actes du colloque « Le Charme du Concret » organisé récemment à Strasbourg par Maud Pfaff. L'angle d'analyse que cet article veut assumer est différent : nous nous interrogeons ici sur la pertinence épistémologique de l'image du temple de l'architecture et de ses marches, qui reste à nos yeux peu explorée. En d'autres termes, nous sortons momentanément de l'affrontement direct

2. P. Gros, « Espace et rhétorique de Varron à Vitruve : le problème du "templum" de la connaissance », *Athenaeum* 100, 2012, p. 231-245 (en particulier p. 235-236).

3. P. Gros, *ibid.*

4. E. Romano, *La capanna e il tempio*, Palerme, Palumbo, 1987.

entre la nature technique et la portée symbolique de cette comparaison pour mettre en relief son lien étroit avec le système vitruvien d'organisation de la connaissance. Nous devons mentionner un point important : le paragraphe qui nous intéresse se situe à la fin du discours de l'auteur sur la nécessité d'une formation encyclopédique pour l'architecte. Vitruve consacre les paragraphes 4 à 10 à la description systématique du rôle que les lettres, le dessin, la géométrie, l'histoire, la philosophie, la musique, la médecine, le droit et l'astronomie jouent dans le domaine de l'architecture. Ce discours théorique est suivi de la comparaison très concrète avec le *templum architecturae* qui, à notre sens, transpose sur le plan physique une opération cognitive spécifique, celle de l'apprentissage pluridisciplinaire de l'art architectural. L'image du *templum architecturae* se fonde sur le principe de la gradualité, un principe qui investit de façon évidente à la fois la dimension spatiale et la dimension temporelle : le disciple doit s'acheminer graduellement vers l'objectif gnoséologique en s'appropriant successivement différentes disciplines (*gradibus disciplinarum scandendo*) ; de plus, sa formation doit commencer dès l'enfance (*ab aetate puerili*) et doit aussi se développer de façon continue, car il est impossible de devenir architecte par un apprentissage soudain. L'image de l'architecte engagé sur les marches du temple et ayant l'ambition de rejoindre son sommet traduit, dans une dimension iconique et concrète, la nature progressive et hybride de la formation encyclopédique, décrite au cours des paragraphes précédents. Le temple englobe dans ses marches les autres disciplines et constitue ainsi l'occasion concrète pour rendre intelligible, à travers la référence à une expérience physique et sensorielle, la particularité de l'encyclopédisme vitruvien : le déploiement de l'esprit encyclopédique dans le cadre bien délimité de l'architecture [5]. Comme le remarque Romano, l'encyclopédisme de Vitruve se caractérise en effet par sa propension à inclure les autres disciplines, dans la mesure où celles-ci éclairent des points précis de la science architecturale : pensons au paragraphe I, 10 dans lequel il soutient que l'architecte doit connaître la médecine pour être en mesure de juger de la salubrité des emplacements, ainsi que la jurisprudence, pour pouvoir organiser la répartition des aires à bâtir. Il nous semble donc que l'image du temple de l'architecture qui englobe dans ses marches les autres disciplines transpose visuellement la nature même de l'encyclopédisme vitruvien, c'est-à-dire la volonté de promouvoir une ouverture encyclopédique tout en restant inscrit dans une discipline spécifique.

Passons maintenant à la discussion du second extrait, tiré du traité linguistique de Varron.

> 7. *Nunc singulorum verborum origines expediam, quorum quattuor explanandi gradus. Infimus quo populus etiam venit : quis enim non videt unde ar<g>e<n>tifodinae et viocurus ? Secundus quo grammatica escendit*

5. Sur ce point consulter le chapitre « La scelta enciclopedica » dans Romano, *La capanna*, *op. cit.* [n. 4].

antiqua, quae ostendit, quemadmodum quodque poeta finxerit verbum, quod confinxerit, quod declinarit ; hic Pacui :

Rudentum sibilus,

hic :

Incurvicervicum pecus,

hic :

Clamide clupeat b<r>acchium.

8. Tertius gradus, quo philosophia ascendens pervenit atque ea quae in consuetudine communi essent aperire coepit, ut a quo dictum esset oppidum, vicus, via. Quartus, ubi est adytum et initia regis : quo si non perveniam <ad> scientiam, at opinionem aucupabor, quod etiam in salute nostra nonnunquam facit cum aegrotamus medicus. 9. Quodsi summum gradum non attigero, tamen secundum praeteribo, quod non solum ad Aristophanis lucernam, sed etiam ad Cleanthis lucubravi.

(Varron, *LL*, V. 7-8).

7. « Maintenant je vais traiter de l'origine des mots en les prenant un par un ; ils comportent quatre degrés d'explication. Tout en bas, le degré où parvient même l'homme de la rue. Qui en effet ne voit l'origine d'*argentifodinae* (mines d'argent) et de *viocurus* (agent voyer) ? Le second degré est celui où s'est hissée la grammaire d'autrefois, quand elle montre comment les poètes ont forgé chaque mot de leur invention et de leur composition : de Pacuvius, par exemple,

« le sifflement des cordages » ;

par exemple,

« le troupeau au col recourbé » ;

par exemple,

« De sa chlamyde il fait un écu pour son bras »,

8. Le troisième degré est celui où la philosophie est parvenue à s'élever, où elle s'est mise à rendre clairement raison des termes d'usage courant, à dire, par exemple, ce qui explique à l'origine les termes d'*oppidum* (ville), de *vicus* (quartier), de *via* (rue). Le quatrième degré est celui où se trouve le secret sanctuaire, les principes ineffables réservés au *rex*. À ce degré-là, si je ne parviens pas à acquérir la connaissance positive, je resterai du moins à l'affût de l'opinion, attitude que le médecin va parfois jusqu'à prendre lorsqu'il s'agit de notre salut, au cours d'une crise. 9. Si je n'atteins pas le degré suprême, néanmoins je dépasserai le second, car j'ai veillé non seulement sous le flambeau d'Aristophane, mais encore sous celui de Cléante. » (Trad. J. Collart) [6].

Force est de constater que l'*ars etymologica* de Varron comprend quatre *gradus*, qui se définissent sur la base de l'objet étymologique à traiter et de sa méthode d'analyse [7]. Le premier *gradus* est consacré à l'étude des

6. J. Collart, *Varron, De lingua latina*, livre V, Paris, Les Belles Lettres, 1954.

7. Je tiens à remercier M^me^ Irene Leonardis pour la discussion que nous avons engagée autour de ce passage à l'occasion de sa participation au séminaire de recherche « Wissen Lesen » (Université de Heidelberg 2018), avec une communication intitulé « Genealogy as cognitive method: Varro's antiquarianism and the importance of *humanitas* ». Pour une discussion générale de ce passage consulter W. Pfaffel, *Quartus gradus etymologiae, Untersuchungen zur Etymologie Varros in "De lingua Latina"*, Königstein/Taunus, Hain, 1981, p. 7-24 et G. Piras, *Varrone e i* poetica verba, Bologne, Pàtron, 1996, p. 57-71.

composés simples, dont l'origine étymologique est détectable de façon instinctive et instantanée par chaque locuteur non-spécialiste ; le second niveau est celui des grammairiens alexandrins qui étudient la composition du lexique poétique ; le troisième niveau est celui de la philosophie stoïcienne, qui cherche à dévoiler la dérivation de mots ayant une origine commune. Le quatrième degré est d'interprétation plus difficile en raison de deux problèmes textuels, bien résumés dans un article de 2017 par la chercheuse Federica Lazzerini [8]. Le manuscrit de référence pour le *De lingua Latina* transmet, comme elle le remarque, le texte *Quartus ubi est aditus et initia regis* : « le quatrième, où se trouvent l'entrée et les origines du roi ». À la suite de la remarque de Spengel Junior [9] sur la présence, dans le manuscrit, d'une barre horizontale, signe de correction indiquant l'emploi d'une syllabe nasale, le mot *aditus* a été corrigé en *adytum*, c'est à dire la partie la plus secrète d'un sanctuaire. Ce changement implique l'association du quatrième degré à un type de connaissance mystique. Le débat critique a été complètement réorienté par cette émendation et la question centrale est devenue celle de la nature de cette connaissance mystique, spécifiée par l'expression ambiguë *initia regis*. Spengel Jr. soutient en premier que le génitif *regis* se réfère à la catégorie générale du *rex sacrorum*, figure centrale dans le système religieux et politique à Rome, et voit dans *initia* une référence aux procédures initiatiques. Müller [10] propose de corriger *regis* en *Cereris* ; Vetter [11] propose une émendation très audacieuse dans laquelle *initia regis* deviendrait *intima Samothraces* ; Skutsch [12] corrige *regis* en *religionis*. Collart [13], Michel [14] et Cavazza [15] considèrent en revanche qu'ici, Varron fait allusion à la connaissance initiatique pythagoricienne, en se fondant sur le parallèle avec la mention de Pythagore au paragraphe 11 du même livre. Boyancé [16] et Lehmann [17] avancent l'hypothèse que le singulier *rex* puisse indiquer non pas un roi spécifique mais plus généralement la figure du roi nomothète et onomatothète de la tradition pythagoricienne. Cette énigme pourra difficilement être élucidée dans la mesure où la formule utilisée par Varron est très concise et permet de justifier des interprétations très variées. Nous proposons de changer à nouveau de point de focalisation pour nous demander en quelle mesure l'ensemble de la structure à quatre niveaux nous éclaire sur les pratiques d'organisation de la connaissance que Varron met en place dans le *De lingua Latina.* D'abord, nous remarquons que l'utilisation de la structure fictive des quatre *gradus* permet d'articuler le domaine de l'*ars etymologica* conjointement autour de l'axe spatial et de l'axe temporel.

8. F. Lazzerini « Romulus' adytum or asylum? A New Exegetical Proposal for *De lingua latina* 5, 8 », *Ciceroniana On Line* I/1, 2017, p. 97-128.

9. A. Spengel, *M. Terentii Varronis De Lingua Latina Libri*, Berlin, Wieidmann, 1855.

10. K. O. Müller, *Varro*, *De lingua latina*, Leipzig, Weidmann, 1833.

11. E. Vetter, « Zum Text von Varros Schrift über die lateinische Sprache », *RhM* 101/3, 1958, p. 257-285.

12. F. Skutsch, « Coniectanea », *Hermes* 32, 1897, p. 96-97.

13. J. Collart, *Varron grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954.

14. A. Michel, « Le philosophe, le roi et le poète dans le *De lingua Latina* », *RPh* 39, 1965, p. 69-79.

15. F. Cavazza, *Studio su Varrone etimologo e grammatico*, Bologne, La Nuova Italia, 1981.

16. P. Boyancé, « Étymologie et théologie chez Varron », *REL* 53, 1975, p. 99-115.

17. Y. Lehmann, *Varron théologien et philosophe romain*, Bruxelles, Latomus, 1997, p. 305-suiv.

L'organisation par marches successives permet à Varron d'organiser l'étymologie en aires méthodologiques contiguës : ce faisant, il est en mesure de réconcilier et de présenter de façon cohérente des pratiques étymologiques très éloignées (l'alexandrine, la stoïcienne et la mystique). D'autre part, sa propre attitude scientifique se fonde sur cet éclectisme : lui-même admet sa volonté de se rapprocher le plus possible de la connaissance la plus élevée (8), se déclare aussi bien élève d'Aristophane de Byzance que de Cléanthe et intéressé à discuter l'étymologie des mots poétiques et des mots archaïques (9). En même temps, l'emploi de *gradus* associé aux verbes de mouvement (*venire, escendere, pervenire*) indique un déplacement progressif sur la ligne temporelle. Nous rejoignons sur ce point les conclusions de Giorgio Piras [18] : dans un article publié l'année dernière, il souligne que la métaphore de l'escalier chez Varron a une pertinence temporelle, dans la mesure où elle isole différents niveaux chronologiques et répartit le temps passé en trois étapes distinctes, opposées au présent ; chacun de ces niveaux présuppose l'existence du précédent et sert de propédeutique à l'étude de celui qui suit. Piras met notre passage en parallèle avec un chapitre bien connu des *Res Rusticae* (II, 1, 3-5) concernant le développement de l'humanité [19]. Varron présente, dans ce cas aussi, un schéma organisé par *gradus*, qui est en revanche orienté de façon inverse par rapport au nôtre. Dans les *Res rusticae,* le *summum* coïncide avec le premier niveau, le plus naturel et le plus antique ; le deuxième niveau est lié à l'avènement de la *pastoricia* et le troisième à celui de l'*agri cultura* ; enfin, le niveau le moins élevé coïncide avec le temps présent. Cette orientation pourrait, comme l'affirme Piras (p. 18), indiquer une nostalgie pour les temps antiques, une attitude en quelque sorte primitiviste, qui se concentrerait plus sur le passé que sur le présent, en le valorisant à travers l'adjectif à caractère moral *summus.* Il est important de souligner que dans le *De lingua Latina*, V, 7-8, la progression se fait en sens inverse : le premier niveau, caractérisé par l'adjectif *infimus*, désigne le degré le moins complexe et le moins développé de la science étymologique ; le *gradus* le plus élevé correspond au contraire aux techniques étymologiques les plus avancées, liées aux compétences mystiques, et son atteinte éventuelle est à situer dans le futur. Le passage du *LL* semble ainsi vouloir mettre en valeur la possibilité d'un développement ultérieur dans les méthodes d'analyse étymologique. Cette idée, comme le remarque Piras, contribue indirectement à la valorisation du travail effectué par Varron lui-même : la progression de l'analyse étymologique, se concrétise, avec une sorte de mise en abîme, dans la finalisation du traité varronien lui-même. Cette possibilité est exprimée au paragraphe 8 avec une élégante *recusatio*, marquée verbalement par l'emploi explicite de plusieurs verbes de mouvement (*perveniam, aucupabor, attigero, praeteribo*) qui suggèrent cette idée de progression. En somme, l'image du *gradus* permet à l'auteur de présenter sa propre activité érudite à la fois comme la somme de plusieurs

18. G. Piras, « *Dicam dumtaxat quod est historicon*: Varro and/on the past », *BICS* 60, 2017, p. 8-20.
19. G. A. Nelstestuen, « Varro, Dicaerarchus, and the History of Toman res rusticae », *BICS* 60, 2017, p. 21-33.

méthodologies et comme l'aboutissement potentiel d'un chemin de développement scientifique.

Tournons-nous maintenant vers le dernier extrait choisi, tiré des *Astronomica* de Manilius. Le passage qui nous intéresse représente la conclusion d'un long excursus que l'auteur consacre à sa propre pratique pédagogique (v. 749-787 [20]). Manilius se justifie du fait de présenter des détails techniques sans expliquer le principe théorique qui les anime (v. 751 : *nunc satis est docuisse suos ignota per usos* = « il me suffit d'avoir enseigné les choses inconnues à travers leurs usages », affirme l'auteur). Dans son argumentation, il recourt d'abord à la sémantique philosophique de l'univers présenté comme un corps organique : une fois acquise la connaissance de ses membres singuliers (v. 752 : *cum perceptis steterit fiducia membris*), il devient possible de traiter le corps d'une discipline dans son ensemble (v. 753 : *corpus totum*). Puis l'auteur insiste sur le rôle que joue la dialectique entre la partie et le tout dans la composition poétique : le chant du poète surgit d'une vue d'ensemble (v. 754 : *de summa*) qui n'est en revanche rendue possible que par le traitement systématique des détails particuliers (v. 754 : *post singula*). Pour soutenir l'idée d'un apprentissage graduel et focalisé sur les unités singulières qui composent une discipline, Manilius propose ensuite une comparaison explicite avec la situation d'un enfant qui apprend à lire et écrire : l'élève doit d'abord assimiler les lettres, puis les syllabes et, seulement dans un troisième temps, découvrir à travers l'association de ces unités minimales (v. 758 : *per membra*) la force de la parole (v. 758 : *verbi structura*) et de la composition poétique (v. 760 : *perque pedes proprios nascentia carmina*). Il faut que les enfants aient appris tous les préliminaires (v. 761 : *singula priora*) pour élever leur connaissance. Nous arrivons maintenant au passage qui fait référence de façon explicite à la connaissance répartie par degrés :

> *sic mihi per totum uolitanti carmine mundum*
> *erutaque abstrusa **penitus** caligine fata,*
> *Pieridum numeris etiam modulata, canenti*
> *quoque deus regnat reuocanti numen in artem,*
> *per partes ducenda fides et singula rerum*
> *sunt **gradibus tradenda** suis, ut, cum omnia certa*
> *notitia steterint, proprios reuocentur ad usus.* (Man., *Astr*., II, 765-771)

> « Ainsi, pendant que j'évolue avec mon poème dans l'univers entier, chantant les destins secrets arrachés à leur brouillard et cadencés selon les rythmes des Muses, et que je transpose dans mon art le pouvoir à travers lequel le dieu règne, je dois acquérir ma crédibilité en maitrisant une partie après l'autre et je dois attribuer les choses singulières à leur propre marche [21] afin que, après avoir acquis une connaissance effective de l'ensemble, elles puissent être reconduites à leur fonction propre. » (Traduction personnelle)

20. Sur ce point, voir M. Neuburg, « Hitch your wagon to a star: Manilius and his two adresses », *MD* 31, 1993, p. 276.

21. Traduit dans l'édition de E. Flores et R. Scarcia, Milan, Fondazione Lorenzo Valla, 1996 par « collocare le singole parti della materia gradino per gradino ».

La construction de la phrase est complexe : le complément d'agent, exprimé par le datif *mihi*, accordé aux participes *volitanti*, *canenti* et *revocanti*, occupe les vers 765 à 768 ; ce n'est qu'à la fin du développement (v. 769-771) que nous rencontrons la proposition principale, exprimée par une forme d'adjectif verbal (*ducenda fides et singula rerum sunt gradibus tradenda*). Cette construction verbale dessine virtuellement trois espaces contigus, en procédant du haut vers le bas : le ciel, l'espace artistique du chant et le monde des *singula rerum*. Il apparaît évident que l'activité poétique de Manilius se présente comme un moyen de médiation entre le monde céleste et le monde terrestre : d'un côté, elle transpose le *numen* divin (*revocare numen*) ; de l'autre, elle est appelée à ordonner les éléments du monde (*singula rerum gradibus tradend*a) et à rendre intelligible leur fonction (*revocentur ad usus*). Dans ce contexte, nous remarquons la double utilisation du verbe *revocare* qui insiste sur l'idée de correspondance réciproque entre deux éléments. Dans ce passage, le terme *gradus* ne renvoie pas, comme chez Vitruve, à la nécessité dynamique de « marcher » à travers plusieurs disciplines, mais devient plutôt le moyen de visualiser un univers ordonné selon un principe de correspondances binaires. En effet, l'opération du *tradere singula rerum gradibus,* c'est-à-dire, le fait d'attribuer à chaque chose sa place, sa marche spécifique, transpose sur le plan concret la tâche du poète, qui consiste à éclairer le réseau des correspondances d'origine divine qui structure l'univers ; d'ailleurs, dans un jeu de miroir, cette même expression serait aussi traduisible par « je dois traiter les choses singulières progressivement », avec référence directe à la pratique de l'écriture poétique. Les *gradus* de Manilius participent ainsi à la création d'un dynamisme ordonné, dans lequel chaque marche définit la position spécifique d'un élément choisi, tout en respectant un dessein supérieur. Le lien entre le terme *gradus* et l'idée d'un univers ordonné est évident aussi lorsqu'on observe un autre passage du livre IV (v. 119-121), dans lequel Manilius suggère l'idée de fabriquer une échelle céleste (*caelestis fabricare gradus*) qui puisse conduire le poète, ainsi suspendu, jusqu'aux étoiles, tout en suivant un chemin courbe (*flexo tramite*).

> *quod quoniam docui, superest nunc ordine certo*
> *caelestis fabricare gradus, qui ducere flexo*
> *tramite pendentem ualeant ad sidera uatem.* (Man., *Astr*., IV, 119-121) »
>
> « Ayant enseigné cela, il ne me reste qu'à fabriquer des marches célestes selon un ordre établi, qui puissent conduire le poète suspendu aux étoiles, en suivant un chemin courbe. » (Traduction personnelle)

Katharina Volk [22] a analysé ces lignes controversées de Manilius : elle en défend l'authenticité et fait une suggestion intéressante lors de sa démonstration. L'image apparemment contradictoire d'un escalier courbe, utilisée par l'auteur, pourrait en effet avoir un caractère allusif : selon Volk, *gradus* doit

22. K. Volk, « "Heavenly steps": Manilius 4.119-121 and its background », dans R. S. Boustan et A. Y. Reed (éds.), *Heavenly realms and earthly realities in late antique religions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 34-46.

ici être interprété dans son sens technique de degré astronomique [23] et, par conséquent, *trames flexus* est à lire comme une référence au cercle zodiacal dont il est question dans le livre IV [24]. En d'autres termes, dans ce passage aussi, l'emploi de *gradus* dessine un ordre : l'ascension vers le ciel, moment gnoséologique traditionnel [25], se configure ici, par l'utilisation de *gradus* et de *trames flexus,* non pas comme une libre promenade dans le ciel, mais comme un parcours sur le cercle zodiacal. Revenons à notre passage initial et à l'expression *singula rerum sunt gradibus tradenda suis*. Nous avons essayé de démontrer que *gradus* est, dans ce contexte, lié à l'imaginaire d'un univers ordonné. Un second aspect à remarquer concerne la dimension temporelle de notre *tradere gradibus* : en effet, cet acte ne représente qu'une première étape dans l'acquisition de la connaissance, à la différence du *scandere gradibus* vitruvien. Le processus gnoséologique de Manilius est inductif : il faut partir de l'analyse de la position de chaque élément particulier pour accéder à une vue d'ensemble (*omnia certa notitita*). Ce concept est au cœur de l'excursus pédagogique du deuxième livre : la même idée est véhiculée par une réflexion à la première personne (v. 749-754), par la comparaison avec l'enfant face à la lecture et à l'écriture (v. 755-764), par le passage que nous avons analysé (v. 765-771) et aussi par une dernière comparaison architecturale (v. 772-786), selon laquelle la nécessité d'isoler les éléments fondamentaux correspond au repérage des matériaux que fait l'architecte avant de commencer une construction. L'idée du mouvement de séparation des détails singuliers et concrets suivi par leur mise en réseau et par la possibilité subséquente d'acquérir la connaissance à partir d'une vue d'ensemble est le cœur pulsant de l'épistémologie manilienne. Cette obsession théorique pour la gradualité de l'apprentissage, partagé en deux phases complémentaires, est en revanche démentie par la pratique rédactionnelle du deuxième livre dans son ensemble. En effet, dans le livre II, Manilius analysera une série d'éléments astrologiques, en entrant dans les détails les plus techniques (pensons à la subdivision ultérieure de *dodecatemoria*, indiquant la douzième partie du zodiaque, en sous-unités plus petites – les *dodecatemoria* des *dodecatemoria*) sans jamais aborder la question capitale et systémique du rôle des planètes dans les déterminations zodiacales. C'est comme si nous étions face aux lettres de l'alphabet et aux matériaux de construction

23. Vitr., IX, 1, 5 : *per ea signa contrario cursu luna, stella Mercurii, Veneris, ipse sol itemque Martis et Iovis et Saturni ut per graduum ascensionem percurrentes [...] ab occidenti ad orientem in mundo pervagantur* = « Un mouvement de sens contraire entraîne parmi eux, comme s'ils en remontaient les degrés, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil même, et aussi Mars, Jupiter et Saturne, qui se déplacent dans le ciel de l'ouest à l'est [...] » (trad. J. Soubiran, CUF, 1969). A. Le Boeuffle, *Astronomie, astrologie*, *lexique latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1987, s. v. « *pars* » : « Chaque degré franchi par le soleil sur l'écliptique était assimilé à un pas, GRADVS… Mais le terme, perdant peu à peu toute expressivité, deviendra tardivement la désignation habituelle du degré. »

24. Pour confirmer cette idée Volk cite le parallèle avec I, 675 où l'expression *inflexus orbis* est utilisée pour décrire le zodiaque.

25. Pour l'analyse du thème de l'ascension chez Manilius, consulter M. Rossetti, « Elementi Protrettici nel finale des IV libro degli *Astronomica* di Manilio », *Vichiana* 2, 2017, p. 75-92 ; Id., « *Impensius scire iuuat.* Forme della conoscenza della Natura nella cultura della prima età imperiale », à paraître dans C. Torre et F. Slavazzi (éds.), *Intorno a Tiberio 2. Archeologia, cultura e letteratura del Principe e della sua epoca*, Sesto Fiorentino, 2018. Nous tenons d'ailleurs à remercier ce chercheur pour sa disponibilité et pour la conversation épistolaire engagée avec nous au sujet de certains passages de Manilius.

sans jamais apprendre à lire, à écrire ou à bâtir (pour transposer une expression utilisée par Volk). Cet état de fait renforce l'idée que seul Manilius, en raison de son expertise de *vates* et de fin connaisseur de l'astrologie, peut guider le lecteur à la découverte de la complexité de ce monde fragmenté et des correspondances entre ciel et terre.

* *
*

Dans ce bref excursus interprétatif, les degrés du savoir nous apparaissent comme la miniaturisation concrète des procédés épistémologiques complexes qui caractérisent, à plus grande échelle, le *De architectura*, le *De lingua Latina* et les *Astronomiques* : chez Vitruve, l'idée d'escalader les grades du temple devient l'expression d'une adhésion à la méthode encyclopédique, dans la mesure où le temple, symbole de l'architecture, englobe dans sa propre structure, dans ses propres marches, les autres disciplines ; chez Varron, l'idée du *gradus* est liée à la valorisation de son propre éclectisme et à celle de la contribution que son traité peut apporter au développement ultérieur des techniques étymologiques ; chez Manilius, les grades de la connaissance représentent plutôt un outil pour visualiser l'idée abstraite d'un univers ordonné. Le dossier que nous présentons aujourd'hui a l'ambition de s'étoffer, dans la conviction que, – comme le dit Raymond Mahieu [26] dans son essai *L'Esprit de l'escalier ou les degrés du savoir* – « c'est bien souvent au détail, dans ce qu'il a de ténu, de fugitif, de presque silencieux, qu'il revient de parler ou de faire parler les systèmes de sens où il s'insère ».

26. R. Mahieu, *L'Esprit de l'escalier ou les degrés du savoir*, Amsterdam, Rodopi, 2010.